

Lucan repose le bidon d'essence sous l'appentis, à l'endroit même où il l'a pris quelques secondes plus tôt. Il revient d'un pas lourd, contemple l'amoncellement de ses treize toiles posées en vrac. Un regard circulaire lui permet de compter les peintures. Elles sont toutes là. Sans hésiter, il sort de sa poche de pantalon, une boîte d'allumettes offerte par le bar du village voisin, puis en craque une. Il s'assure que la flamme sur le morceau de bois soit vive. Il la lance au milieu des toiles réunies. L'essence s'enflamme dans un bruit sourd. Lucan recule d'un pas, s'assoit dans le fauteuil qu'il a disposé quelques minutes plus tôt. Il fixe les morceaux de toile réagir sous la chaleur, se gondoler, se noircir, puis prendre feu. Lucan ne montre aucun signe d'émotion, comme à son habitude. Les bords de mer disparaissent, les ports finissent en feu. Tous ces paysages marins subissent le même sort.

Lucan reste stoïque, les mains rassemblées sur son ventre qu'il porte haut. Il relève de temps en temps ses lunettes pour mieux voir le spectacle, la destruction de son travail, la détérioration de centaines d'heures passées à caresser les toiles de ses pinceaux, à manier les couteaux pour étaler, donner de l'effet. Il regarde le feu comme s'il brûlait un vulgaire morceau de bois.

Il pourrait exposer dans de nombreux musées. À plusieurs reprises des galeristes lui ont proposé leurs services, jamais Lucan n'a accepté. Il a commencé très jeune par la reproduction de toiles marines de Henry Mosny ou de James Gaudy majoritairement. Il n'a jamais éprouvé de difficultés quelconques. Il suivait les conseils très avisés de son père, peintre réputé dans son pays. Lucan a un regard précis et le trait fidèle. Il est capable de peindre toutes sortes de toiles, mais il n'aime que les marines. Il aime aussi l'odeur de la peinture à l'huile, de la térébenthine.

Lucan se lève, se dirige vers le garage, ouvre la porte. Le soleil de la journée, malgré la fraîcheur de ce début février, pénètre dans le local. La Delorean DMC-12 en devient plus rutilante qu'habituellement. Toujours cette même voiture depuis le début des années quatre-vingts. Elle a beau tendre aux trois cent mille kilomètres, il ne peut se faire à l'idée de s'en séparer. Elle est robuste, ne tombe jamais en panne. C'est le dernier souvenir de son père, un cadeau qu'il a eu à sa majorité, une voiture d'occasion.

Lucan entre en claudiquant dans la maison normande. Les déménageurs ont tout emporté. La maison lui paraît encore plus grande. Il déteste les grandes maisons, mais il n'a pas eu le choix. Il entre dans les pièces, ferme un à un les volets. Il descend l'escalier, se tient à la main courante afin d'éviter de

tomber. Son poids rend ses mouvements difficiles. Il a le souffle court.

Il n'a pas pris la peine de nettoyer la maison. Malgré le peu de temps passé dans cet endroit, on peut encore apercevoir les traces laissées par les meubles, par les tableaux accrochés. Des moutons de poussière se sont accumulés sur les carrelages et les parquets. Comme à son habitude, il rend le lieu sans se soucier du ménage, quitte à perdre sa caution.

Dehors, les tableaux continuent de brûler, on ne reconnaît plus ce qu'ils contenaient. Le bois rougi par la chaleur devient peu à peu du charbon. Lucan sort, ne prend pas la peine de fermer à clé, il n'y a rien à voler. De toute manière, sa maison reste toujours ouverte. Il récupère le fauteuil, le met dans son coffre, puis s'installe au volant de sa voiture DeLorean DMC-12 grise.

Alors qu'il s'éloigne, son téléphone se met à sonner. Il sort l'appareil, regarde par le rétroviseur intérieur et aperçoit encore de la fumée. Malgré l'indication d'un appel inconnu, il décroche, sans un mot. Il entend la respiration de son interlocuteur. Puis, plus rien. L'interlocuteur raccroche. Il est habitué à ces plaisanteries depuis des années.

Il appuie sur la pédale d'accélérateur et sourit en entendant les cent trente-quatre chevaux, les six cylindres. Il se moque de la consommation qui atteint les treize voire quatorze litres pour cent kilomètres.

Nul besoin de prendre l'autoroute pour rejoindre sa destination, il préfère les départementales. Son nouveau point de chute lui a été donné quelques jours plus tôt, un vulgaire courrier dans sa boîte aux lettres. Les déménageurs arrivent le lundi suivant puis emportent tout. Entre-temps, Lucan a reçu des cartons et fait lui-même l'encartonnage, personne d'autre que lui. Lucan est habitué à ces déménagements, quelques mois au même endroit, rarement plus. Il garde même certains cartons de déménagement en déménagement. Il a bien passé près de deux ans auparavant, à Surtainville, mais c'était exceptionnel.

Il augmente le volume de son poste pour mieux entendre la musique de U2 puis se met à siffloter. Une nouvelle aventure s'offre à lui.

Le bruit de la DeLorean se fait entendre à des mètres à la ronde en avançant vers la plage d'Hacqueville. Un petit détour pour admirer le littoral par Saint-Pair-sur-Mer. Lucan aime plonger son regard vers la mer. La baie du Mont-Saint-Michel est lumineuse pour un mois de février. Il en profite avant que la nuit tombe. La baie resplendit de beauté à marée haute. Il descend sa vitre et entend les vagues finir sur les rochers. L'envie est plus forte que tout. Il stoppe, ne prend pas la peine de mettre les warnings. Il descend de voiture. L'odeur marine qu'il aime tant le met en confiance. Il tend son nez pour en profiter encore plus.

Il regarde au loin et aperçoit les côtes bretonnes. En traversant la route, une voiture manque de le renverser. Lucan marmonne :

— Shit.

Il continue sans même porter un regard à la voiture et sans prendre la peine de répondre à l'insulte :

— Gros porc, tu ne peux pas faire attention !

La mer est sa meilleure amie et apaise son agressivité qui parfois naît facilement. Boudiné dans son pantalon en velours tenu par des bretelles, son tee-shirt serré, il est habitué aux quolibets de toutes

sortes. Il enfle une veste en jean démesurément trop grande pour lui.

Le spectacle le chavire. Il se sent tout à coup revivre après ces huit mois passés dans le pays d'Auge, près de Livarot. Les paysages sont pourtant ravissants mais il a besoin d'entendre le bruit de la mer, les vagues se fracasser sur les rochers, les mouettes, les cormorans crier. Et puis il aime peindre la mer, en toutes saisons.

Du bord de la route, la vue le reconforte. Il ne connaît pas cette partie de la Manche malgré deux ans passés dans le Nord-Cotentin. Il n'est pas du genre à s'échapper pour quelques jours, à prendre la voiture et rouler. Il n'aime pas les week-ends, les escapades. Rien ne l'ennuie plus que les longs ponts du mois de mai, la France marche au ralenti. Il préfère de loin une vie plus solitaire, à peindre, à lire, à écouter de la musique, à regarder la mer.

Quelques minutes plus tard, Lucan entre dans une maison blanche dotée de trois chambres. Il ouvre les volets. Il reste ébahi devant la vue s'offrant à lui. La baie du Mont-Saint-Michel est éblouissante. Une petite terrasse lui permet de s'avancer encore plus. Sur sa gauche, Saint-Pair-sur-Mer qu'il ne peut apercevoir à cause des rochers, sur sa droite, la falaise d'Hacqueville, proéminente. Les mouettes s'en donnent à cœur joie et guettent le moindre signe de nourriture. Des jeunes escaladent les rochers en criant. Il n'entend

que des brouhahas, le vent n'est pas favorable à une meilleure compréhension. Son téléphone portable retentit. Il décroche, entend ce souffle. Il attend l'habituel bip annonceur de la fin de la communication.

Malgré le froid, il laisse la porte-fenêtre ouverte pour profiter du bruit de la mer. C'est plus fort que lui, il aime ce bruit, il se sent en confiance, cela lui rappelle son enfance. Les cartons sont entreposés là, dans une des chambres, seuls les rares meubles sont montés. Combien de cartons va-t-il avoir le courage de défaire ? Par quoi commencer ? Devant l'étendue du travail qui l'attend, Lucan ne se sent aucun courage.

Comme Lucan aime le faire à chaque fois qu'il arrive pour la première fois dans une ville qu'il ne connaît pas, il décide de rejoindre le centre-ville. Il est un peu plus de seize heures, il peut encore profiter d'une petite promenade avant d'être pris par la nuit. Il a navigué sur le Net avant son arrivée, et découvert virtuellement la ville. Il se souvient de la définition sur Wikipédia reprenant l'histoire de cette ancienne cité corsaire et forteresse de défense du Mont-Saint-Michel, de cette ville balnéaire, ancien port morutier et premier port coquillier de France. Les îles Chausey situées à seulement dix-sept kilomètres. Il a l'impression de déjà bien connaître cette ville alors qu'il y met les pieds pour la première fois.

Garer sa voiture est un jeu d'enfant à cette période de l'année. La population triple pendant la période estivale et rend difficile les stationnements. Les rues sont presque désertes. C'est tout naturellement que Lucan se dirige vers la plage du plat Gousset, près du casino. Il relève la tête pour regarder l'hôtel des Bains qu'il imaginait plus somptueux. Lucan prend vite ses repères. Il est déjà capable de situer la maison Dior, la vieille ville, et tous les monuments. Il a un sens inné pour se repérer. Il pose un regard bienveillant sur des enfants s'amusant à construire un château de sable.

Le fin limier continue sa marche tout en jetant un regard oblique sur le paysage autour de lui. Une femme âgée est poussée dans un fauteuil roulant, une couverture posée sur ses genoux. Un homme d'une trentaine d'années court, un golden retriever le suit de près.

Lucan a soudainement le sentiment d'être suivi. Il se tend, prêt à riposter à une éventuelle attaque. Le poing serré dans son pantalon, il guette le moindre signe. Il entend le souffle d'une personne dans son dos, il se retourne, marque un temps d'arrêt. Le jeune homme d'une vingtaine d'années stoppe net. D'un souffle court, il interrompt le silence :

— Bonjour monsieur.

Lucan dévisage l'homme au faciès poupon, légèrement rosi par le frais. Il le toise d'un air



supérieur. Il n'aime pas être abordé de cette manière. Il ne répond pas.

— Vous êtes Lucan Tellier ?

— Les nouvelles vont vite petit. Qu'est-ce que tu me veux ?

Étonné, le jeune homme s'empourpre et bredouille :

— Rien monsieur Tellier. On vient juste d'être prévenu de votre arrivée. Le maire pensait vous accueillir et vous souhaiter la bienvenue.

— Tu diras à ton monsieur le maire que je n'aime pas trop les comités d'accueil. Je préfère qu'on me laisse tranquille et qu'on me foute la paix si tu vois ce que je veux dire.

— Oui bien sûr monsieur Tellier, on voulait juste vous être agréable.

L'homme lui tend un papier. Sans réfléchir, il tend le bras et s'empare du document. Il n'a pas le temps de réagir qu'il se retrouve seul. Il s'apprête à crier, à lui demander son nom, mais son interlocuteur est déjà loin, le vent ne joue pas en sa faveur. Il n'a aucune chance sinon de se rendre ridicule.

Il déplie le morceau de papier et lit :

Madame le maire, Cour Jonville, 18 heures.

Intrigué par Madame le maire, il regarde sa montre, il a encore trois-quarts d'heure devant lui. Il se demande bien pourquoi, à chaque fois qu'il déménage, les autorités en sont informées. Il ne peut